Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 27 (1969)

Heft: [1]: Adaptation de l'homme au monde de demain

Artikel: Vers une plus saine conception du monde bâti

Autor: Baud-Bovy, Manuel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-136475

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vers une plus saine conception du monde bâti

Manuel Baud-Bovy
membre de l'Atelier Coopératif d'Architecture et d'Urbanisme,
Genève

La « condition urbaine »

Ce séminaire s'est trouvé placé sous le signe de la contestation de notre société. Contestation provoquée par les jeunes, mais appuyée par les questions que se posent des hommes de science, des économistes, des éducateurs, des philosophes, et même certains hommes d'action. Le rôle qui m'incombe consiste à illustrer, dans un domaine restreint, les problèmes particuliers qui se présentent, pour tenter d'y apporter quelques éléments de réponse. Cette démarche n'est pas sans inconvénient puisqu'elle ne peut qu'aboutir à des compromis entre des visions généreuses et une situation donnée qui impose brutalement ses bornes et ses lois. Compromis qui décevront bien sûr et les uns et les autres.

Je vous parlerai donc de la ville et du citadin. Non parce que je suis urbaniste et architecte, mais parce que l'homme de demain sera, qu'il le souhaite ou non, un citadin. La concentration urbaine constitue en effet un phénomène irréversible, compte tenu du développement croissant des secteurs secondaire et surtout tertiaire. Et il est utopique de vouloir construire des villes à la campagne: le citadin qui, pourchassant la nature, construit sa villa à la périphérie de l'agglomération s'aperçoit bientôt que la ville s'est à nouveau emparée de lui; la nature a fui plus loin encore.

L'homme de demain n'a pas le choix. Il devra assumer sa « *condition urbaine* ».

Or, les villes actuelles ne satisfont pas les besoins psycho-physiologiques de leurs habitants. Alors que la société rurale semble avoir une assez nette conscience de ce qu'est sa vie, de ce que sont ses problèmes propres, il ne semble pas qu'une conscience analogue se retrouve dans la société urbaine. C'est peut-être le fait d'une croissance trop rapide ou la conséquence de villes trop grandes pour que les intérêts communs définissent une communauté sociale. La ville retire au citadin beaucoup plus qu'elle ne lui apporte. Elle lui retire le sentiment de son individualité, de sa personnalité. Il se sent un simple pion, un numéro.

La ville est aliénante.

De quelle manière ? Pour quelles raisons ? Nous y reviendrons dans quelques instants.

Les motivations de la fuite

Qu'observe-t-on ? Quelle est la réaction du citadin livré à ce milieu aliénant ? C'est une réaction de faiblesse: il cherche son salut dans la fuite. Voyages, vacances, possession d'une résidence secondaire, évasions d'un week-end, distractions collectives constituent le lot des citadins, et d'eux seuls (ou presque), et d'autant plus que leur ville est plus grande (le taux des départs en vacances en apporte la démonstration éclatante).

S'il arrive qu'une part des vacances, des loisirs, soit consacrée à l'exercice d'une activité à laquelle on ne peut se livrer dans le cadre urbain: ski, alpinisme, croisière en mer etc., la motivation essentielle du tourisme ou des loisirs reste la fuite, la quête de compensation, la recherche de dépaysement:

— dépaysement climatique: la mer, la neige et le soleil, la régénération d'un organisme exposé dans un milieu nocif aux attaques du bruit, de la pollution, d'une agitation effrénée (« vous avez trois semaines pour faire provision d'air pur et de soleil pour une année »...);

— dépaysement d'activité: retrouver en particulier sa liberté d'action, échapper à des horaires rigides et imposés;

— dépaysement de milieu social (le Club Méditerranée insiste sur la chance qu'il offre à chacun de briser les frontières de sa catégorie sociale ou professionnelle);

— dépaysement de cadre, soif d'exotisme, de changement, retour à une simplicité originelle (« tout nus sous les cocotiers »: autre thème rebattu de la propagande touristique).

Revaloriser l'habitat urbain en priorité

Mais n'est-il pas d'alternative à cette fuite, à cette démission ? Ne peut-on attaquer le problème à sa base, en atténuer les causes ? Il est nécessaire que le citadin assume sa condition urbaine, qu'il se sente à son aise dans ce milieu urbain qui est son milieu *naturel*, qui doit l'être. Quels moyens avons-nous d'y parvenir, comment renouer des relations plus saines entre l'homme et sa ville, comment réduire son aliénation ?

Une *revalorisation de l'habitat* constitue un préalable indispensable. Or, nous avons — nous architectes, et nous surtout, mais aussi les techniciens des sciences humaines — une lourde responsabilité dans la situation actuelle: nous sommes complices des politiciens, des économistes, des financiers, des spéculateurs avec lesquels nous travaillons sur la base de « normes » minimales, sans imagination et sans courage, entrainés par l'inertie, par l'habitude, par le laisser-aller, ... et complices avec circonstances aggravantes car nous pourrions certainement concevoir quelque chose de moins malsain. De ceci, tous les architectes sont, je crois, conscients; ils s'en consolent en prétendant que l'« architecture est le jeu savant et magnifique des volumes sous la lumière ». Non, l'architecture est d'abord un ensemble de relations, un échange de relations entre l'homme et ce qui est construit autour de lui.

Le logement devrait être bien situé, largement dimensionné, convenablement équipé, il devrait permettre un contact avec la nature, avec les variations saisonnières du paysage urbain... Il devrait surtout offrir une possibilité de choix.

Pouvoir *choisir* entre plusieurs logements me semble une exigence essentielle (c'est d'ailleurs l'une des règles d'or du tourisme...). Et d'abord parce que choisir, c'est faire acte de volonté, de liberté. Parce que c'est par son choix que le citadin (qui ne peut plus comme le paysan d'autrefois bâtir pierre sur pierre son foyer) peut en quelque sorte « construire » sa propre maison.

On m'objectera que construire des appartements qui ne seront pas tous vendus ou loués est antiéconomique, antirationnel, que cela constituerait un gâchis scandaleux. On admet pourtant qu'un hôtel ait un taux d'occupation limité à 60 ou 70 %. On admet de vendre des